

l'auteur est passé maître dans l'art de spécifier des individus-types, déterminés par leur histoire, leur couleur de peau, leur fonction sociale. Cette schématisation relative a le mérite de la clarté.

Le roman a une fonction didactique certaine, qu'il assume avec bonheur. L'objectif est d'avertir le lecteur contre les préjugés qu'il peut porter sur l'Autre, ou tout simplement de l'inviter à se méfier de toute généralisation. Ainsi, parmi ces personnages, les Américains divergent selon leurs positions politiques et selon le mode de vie qu'ils ont choisi. Ce que certains Egyptiens ont assimilé à l'American way of life n'est donc pas un modèle unique. En outre, que devient ce modèle quand il est copié par un Egyptien qui garde au fond de lui quelques-unes de ses valeurs ancestrales ? Il s'agit là de l'une des questions posées par les exemples de mode de vie d'immigrés décrits par l'auteur. Après des dizaines d'années passées à se conformer à l'idéal américain, l'un des personnages découvre le pathétique et le vide de sa vie.

En fait, scientifique de formation, el-Aswany expose des expériences différentes vécues dans ce milieu d'immigrés, d'où découlent des attitudes diverses vis-à-vis de la communauté d'origine. Distance plus ou moins grande, détachement, passion tue, autant d'attitudes qui témoignent du fait que ces exilés ne quittent jamais complètement l'Égypte. En arrière-fond, sont abordées les raisons historiques de la fuite des cerveaux, le contexte de corruption conditionnant l'exil de jeunes patriotes. Ces itinéraires de l'exil apparaissent variés, sans compter qu'ils se distinguent selon qu'ils concernent des hommes ou des femmes. Ainsi, la chercheuse Cheima va connaître les affres d'un combat virulent entre les principes dans lesquels elle a été élevée et le manque affectif où la place la solitude. C'est avec force humour que l'auteur joue des contradictions pour pointer les impasses auxquelles mènent les spéculations de tous ces jeunes gens. De même juxtapose-t-il des récits qui finissent par faire éclater leur absurdité en raison de leur proximité. Les choix de vie, les présupposés et les valeurs sous-jacents aux comportements s'éclairent de toutes ces oppositions. On pourrait certes reprocher à el-Aswany un certain schématisme qui confère aux portraits un as-

pect réducteur. Mais il semble chercher à mettre en cadence le tranchant des caractères, des positions, soulignant de cette manière les lieux conflictuels entre les cultures et leurs malentendus. La narration des récits de vie, en réintégrant la dimension historique, permet de dépasser l'usage superficiel d'une société hétérogène, trop idyllique ou trop noire autrement. Entre les valeurs, les désirs et les choix des Egyptiens et des Américains, des lignes de convergence se dessinent, des zones d'incompréhension sont soulignées. Dans ce roman interculturel, l'aventure se situe principalement dans ces découvertes individuelles d'autres principes, face à des situations inédites. Ajoutons que, comme il l'a déjà montré, l'auteur ne pratique pas l'autocensure. Des questions brûlantes sont abordées de front, confirmant une fois encore que le roman arabe est le lieu d'exposition des nœuds conflictuels non dits dans les sociétés. La sensualité et la politique sont des domaines que l'auteur analyse avec un regard d'observateur heureusement porté à l'humour. L'action mouvementée, les rebondissements inattendus et le suspense maintenu grâce à l'alternance des récits aboutissent à un roman captivant sur le thème sociologique de l'interculturalité.

—SALOUA BEN ABDA

DARINA AL-JOUNDI ET MOHAMED KACIMI. *Le jour où Nina Simone a cessé de chanter*. PARIS, ACTES SUD, 2007, 158 p.

Ce récit à la première personne est celui d'une Libanaise, recueilli au magnétophone et restitué par l'écrivain Mohamed Kacimi. Celui-ci semble n'être intervenu que très peu, son but manifeste étant que puisse réellement s'entendre la voix de Darina. Et on l'entend, en effet, autant qu'on la lit (en conséquence, si l'écrivain est intervenu davantage qu'il semble, bravo !). Ni Kacimi ni Darina ne semblent s'être souciés de combler çà et là quelques vides, quelques inévitables imprécisions dans la chronologie, les lieux, les déplacements... Le récit est emporté, le long monologue est rapide, vif, et il dit l'essentiel.

Voilà pour la forme.

Le contenu, maintenant. Trois sujets majeurs, étroitement imbriqués : les faits et gestes d'une enfant, d'une adolescente puis d'une jeune femme arabe libanaise ; la guerre civile libanaise ; le père.

Le livre commence par la mort de ce dernier et par ce cri de sa fille, qui donne la tonalité de tout ce qui va suivre : « *Arrêtez ce Coran de malheur !* » Car, dans la maison où repose la dépouille mortuaire, « *quelqu'un était en train de hurler des sourates du Coran* » contre la volonté du défunt. Ce père, fameux mécréant d'origine syrienne, né musulman, disait par exemple à ses filles qu'il ne voulait voir aucune d'elles « *lever le cul en l'air pour faire la prière* ». Journaliste et écrivain (il est notamment l'auteur d'une biographie de Carlos, son ami) très engagé dans la cause palestinienne, c'était un homme dont on se prend à espérer qu'il y en a encore quelques-uns comme lui dans les pays menacés d'intégrisme religieux. Buveur, fornicateur, noceur, son anticléricalisme provocant à l'égard de l'islam (il disait, parlant du Christ, « *qu'un type qui transforme l'eau en vin ne peut pas être foncièrement mauvais* ») était une sorte de déni de ses origines, un déni militant qui a eu pour conséquence de délivrer sa fille de toute attache communautaire dans un contexte où l'existence procède fortement – voire exclusivement – d'une appartenance confessionnelle. Or, comme le dit une bonne sœur à Darina, « *même les chats connaissent la confession* [il y en a dix-sept, précise-t-elle] *des maisons où ils sont, même un chien sait au flair s'il est tenu en laisse par un Grec catholique ou un Grec orthodoxe* ». L'énorme influence d'un tel père, et en un tel pays, a en quelque sorte anéanti tout autre repère pour sa fille adolescente. Sa trop grande liberté, notamment sexuelle, fera que, durant quelque temps, elle ne saura plus vraiment qui elle est, avec les difficultés et les souffrances induites par cette incertitude identitaire. D'autant que ces années de formation coïncident avec la terrible guerre civile libanaise, un séisme qui a secoué le Liban pendant plus de quinze ans. Le témoignage de Darina sur cette guerre – choses vues ou entendues, le plus souvent terrifiantes, dispersées

abondamment dans le récit – est d'autant plus impressionnant qu'il est comme incident, pétri comme de juste dans la pâte de la vie intime de la jeune fille.

Au terme de ces trente premières années d'existence mouvementées, après un mariage catastrophique puis un séjour au couvent de la Croix à Beyrouth, l'hôpital des femmes folles – « *facture de trente années de liberté illusoire dans cette ville d'hypocrites, de mensonges, de maquillage* » –, Darina s'envole définitivement pour la France. Elle a, l'été 2007, repris ce même texte sur scène au Festival d'Avignon et continue de le présenter ici et là.

—JEAN-CLAUDE PONS